

Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 13 (1956)
Heft: 3-4

Artikel: Deux curiosités bibliographiques romandes
Autor: Bouvier, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

den Buchbinder stellt. Neben der Beherrschung der üblichen Handwerkstechniken werden außergewöhnliche Kenntnisse und Fähigkeiten auf künstlerischem Gebiet gefordert. Die Beherrschung des ganzen, umfangreichen Stoffes allein bietet aber noch keine Gewähr dafür, daß der Buchbinder auch wirklich imstande ist, ein bibliophiles Buch den gestellten Ansprüchen entsprechend zu binden. Die vorzügliche Leistung hängt nicht nur ab vom handwerklichen und künstlerischen Vermögen, sie wird ebenso stark durch die innere Einstellung des Buchbinders zu seiner Arbeit und aus der Liebe zu den Büchern geformt.

So sind denn die Leistungen, die jeder Buchbinder auf Grund seines vielseitigen Könnens und kraft seiner Persönlichkeit zeitigt, sehr verschieden. Ich bin jedoch überzeugt, daß trotz dieser unterschiedlichen Leistungsfähigkeit und neben der Verschiedenheit, durch die sich die einzelnen Einbandgestalter und ihre Werke voneinander unterscheiden, eines allen Kunstbuchbindern gemeinsam ist, nämlich der Wille, das Beste zum Ansehen des schönen, alten Buchbinder-Kunsthandwerkes beizutragen.

Erlauben Sie mir in diesem Zusammenhang abschließend einen kleinen Hinweis. Wir kennen in der Schweiz nur noch wenige Kunstbuchbinder, die diesen Titel zu Recht tragen und täglich neu verdienen. Die älteren Meister mit Namen kennen wir alle, wir schätzen und lieben ihre würdigen Werke. Vergessen Sie jedoch bitte bei aller Verehrung für diese bewährten Einbandkünstler die jungen Kräfte nicht. In versteckten Gäßchen unserer Groß- und Kleinstädte wirken diese Idealisten still und zurückgezogen. Sie sind andächtige Diener des schönen Buches. Mit der Hilfe des wahren Bücherfreundes, mit Ihrer Hilfe und nur mit dieser, können wir Jungen ein Kunsthandwerk, dem heute gerne die Existenzwürdigkeit abgesprochen wird, in Ehren der Zukunft erhalten. Ihr Vertrauen in unsere Schaffensfreude und in unser berufliches Können, Ihr Interesse für unsere Arbeit wird uns Ansporn, für Sie arbeiten zu dürfen, eine besondere Ehre sein. Danke schön!

Hanns Vorster, geboren 1930 als Enkel und Sohn von Buchbindern, lernte an der Kunstgewerbeschule in Zürich bei F. Morf den Buchbinderberuf und erhielt nach abgeschlossener Diplomprüfung den Leistungspreis dieser Schule. Seit 1955 eigene Werkstatt in Schaffhausen am Rathausbogen.

Aug. Bouvier | *Deux curiosités bibliographiques romandes*

La Bibliothèque de Genève possède deux brochures anonymes publiées dans le Canton de Vaud dans la seconde moitié du 19^e siècle et qui offrent un certain intérêt de curiosité. Ni la Bibliothèque de Lausanne, ni la Bibliothèque Nationale ne connaissent ces pièces. L'une contient la traduction anglaise du poème comique de Holberg, *Peter Paars* (Canto I). Au verso du titre figure une exacte mention de lieu et de date «Montreux, Oct. 3rd 1862». Cette brochure 8°, imprimée sur mauvais papier, compte 14 pages. L'autre, parue en 1863, présentée sur meilleur papier dans le même atelier, compte 32 pages in-8°. Il s'agit d'un recueil de trois poèmes, intitulé *Tales in rhyme*, et tiré à 18 exemplaires.

Ceux de la Bibliothèque de Genève portent heureusement sur leur titre des envois manuscrits qui découvrent le traducteur d'une des brochures, et l'auteur de l'autre. Pour *Peter Paars*, le nom de Holberg est suivi de la mention: «by J. H. Sharman./curiosité littéraire et rareté bibliographique, donnée à la bibliothèque de Genève, par/ A. Morlot»; quant aux *Tales in rhyme*, elles ont pour

auteur le même «John Henry Sharman/ born at Risely, Bedfordshire, Dec: 5th 1803/ curiosité littéraire et rareté bibliographique, donnée à la bibliothèque de Genève, par A. Morlot». Nous voici donc renseignés sur la date de naissance et l'origine de l'auteur. Après enquête sur place, nous avons eu confirmation de son séjour à Montreux, d'octobre 1849 à avril 1859 (renseignement du Contrôle des habitants de Montreux-Planches), et probablement en 1862 (*Peter Paars*), et 1863. Mais là s'arrêtent nos connaissances. Ni les archives de l'Ambassade de Grande-Bretagne à Berne, ni la paroisse anglaise de Montreux ne conservent trace du personnage en question. Les recherches faites en Angleterre par le *British Council*, et en particulier par le bibliothécaire du Comté de Bedfordshire, n'ont pas abouti davantage. Une note insérée dans *Notes & Queries* (January 1955), l'*Intermédiaire des chercheurs* anglais, n'a pas donné jusqu'ici de résultat.

Quant à l'aimable donateur à qui nous devons et ces pièces rares, et les indications qui les ac-

compagnent, il s'agit sans doute de K. A. Morlot (1820-1867), géologue, archéologue, professeur à l'Académie de Lausanne, puis conservateur des collections archéologiques de Berne.

Certes, le recueil de contes de Sharman ne peut passer pour un chef d'œuvre littéraire! Et cependant les *Tales in rhyme* ne manquent pas de verve comique et de traits pittoresques. Le premier de ces contes, le meilleur, *The pig and the friar*, est un poème burlesque et satirique, anticlérical, anti-romain, dans le genre des pamphlets du XVI^e, qui témoigne de culture historique et théologique, et surtout d'une réelle connaissance des lieux. Il débute en ces termes:

On the banks of the Rhone, at the foot of wild rocks
Shivered of old by earthquake shocks,
Lies the quaint little city of Saint-Maurice
Where vermin and monks dwell together in peace:
...

Puis l'action est située, avec précision de date, à Bex:

But now let us seek the east bank of the Rhone,
Here spanned by a weatherworn arch of grey stone;
With the fresh breeze about us we'll wend our way,
Through balmy green fields, to the village of Bex,
Which is not pronounced Becks
Though written with X,
But exactly as if it were written with A.
In this village there dwelt in Eighteen Thirty One,
In a two storied cottage exposed to the sun,
A well-to-do peasant, Jean Martin by name,
With the wife of his bosom née Marie Duhême.
...

TALES IN RHYME.

by John Henry Sharman
born at Risely, Bedfordshire, Dec: 5th 1803

Werner. What of the tales this rhyming varlet tells?
Otto. Methought he was a mime who would amuse us;
Anon I marked that though he wore the motley,
He told us truth, as doth a homily,
Of the vile sorcery of her who still
Sits as of yore, clad in her scarlet robe,
Amid the ruins of what once was Rome,
Mingling foul poisons for the souls of men.

*curiosité littéraire et rareté bibliographique,
donnée à la bibliothèque de Genève, par A. Morlot*

MDCCLXIII.

PETER PAARS

CANTO I.

FREELY TRANSLATED FROM THE DANISH

OF

LUDWIG HOLBERG.

by J. H. Sharman.

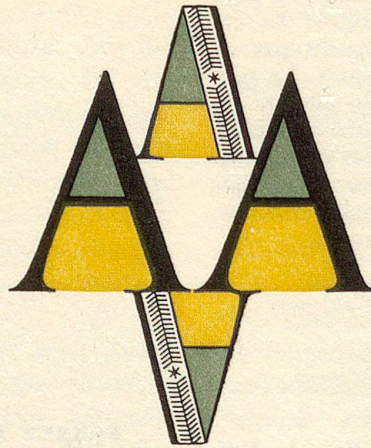
*curiosité littéraire et rareté bibliographique,
donnée à la bibliothèque de Genève, par*

A. Morlot

MDCCLXII.

On y parle encore du fameux Hôtel du Crochet, à Bex, comme aussi d'une pension nommément désignée à Sion. Dans une note, l'auteur rappelle qu'à Genève on distingue deux familles Martin par les sobriquets de Martin-cochon et Martin-bâton. Bref, J. H. Sharman avait dû parcourir la région, se familiariser avec les mœurs et coutumes du pays, noter certains contrastes entre les régions protestantes et catholiques, recueillir des détails anecdotiques. Peut-être appartient-il lui-même au clergé anglican; en tout cas, il entre dans la catégorie des Anglais observateurs, souvent alpinistes, qui voyagent avec loisir ou se fixent dans notre contrée, l'étudient ou la décrivent avec sympathie comme les Coolidge, les Montagnier, les Flemwell.

C'est à ce titre surtout que les deux brochures de la Bibliothèque de Genève méritaient d'être tirées de l'oubli. Peut-être un lecteur (je pense en particulier à ceux de Grande-Bretagne) pourra-t-il apporter quelque lumière biographique sur ce John Henry Sharman qui devait être, comme beaucoup de ses compatriotes, original et doué d'humour.



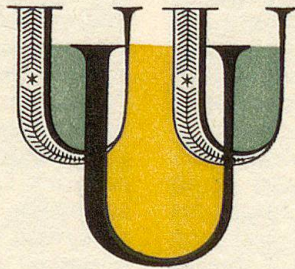
Der französische Dichter Rimbaud sagt vom A, daß es schwarz sei. A ist nicht schwarz. Der erste Buchstabe kann nicht schwarz sein – er ist weiß und makellos. Er hat die Ungeheuerlichkeit des Anfangs. Das A hat verschiedene Wesenszüge: den Keil der Abwehr, die Rücksichtslosigkeit der Abstoßung, die Kälte der Abwesenheit und der Ablehnung. Es ist gebaut wie ein Asyl, wie ein Schutzraum, worin sich viele verbergen und unterstellen können – die Abenteurer, der Adel, das Alter, die einbrüstigen Amazonen, die muskeldicken Athleten, die bunten Admirale und die dummen Abderiten, die griechischen Krähwinkler. Das A erinnert an das in den Himmel wachsende Steinmassiv der Alpen, an ihre schiefen Abhänge und bodenlosen Abgründe. Hinter seinem Schiebfenster sitzt eine gewichtige Amtsperson, ein rotbäckiger und gemütlicher Amtsdienstler, wie Spitzweg ihn gemalt hat. Die nette und gutmütige Anna schaut, auf das Querbrett im A gestützt, auf die Gasse. Ich selbst, der Anton, wohne gerne in seinem Fachwerkhäuschen und schaue mit verliebten Augen nach der vorüberflügelnden Aurelia. Manchmal ist es auch die blonde Augusta. Sie spazieren immer am Abend vorbei und treten auch in die Türe ein; denn im Hause des A erhält man Unterricht für Anmut und Anstand. Das A ist das Haus des Arztes. Es ist die Stätte der Arbeit. Der Stein des A leuchtet weiß wie Alabaster, und der Albino, das weißhaarige, weißhäutige, lidrote Wesen ist im Hause des A geboren. Die geheimnisvollen Alchimisten haben ihre Küche darin aufgeschlagen und graben im dunklen Keller nach der Alraune, der Wurzel mit der Zauberwirkung. Das A treibt im hellen weißen Wasser der Bergbäche. Das althochdeutsche Wort Aha ist Ausdruck für Wasser. In germanischen oder voreinst von Germanen besiedelten Landstrichen werden viele Bäche und Flüsse Aa, Aach, Ach oder Ache genannt. Ache ist die häufigste Bezeichnung für die schnellen, kiesigen, kalten Gewässer in den deut-

schen Alpen. Es gibt vier Flüsse in Europa, deren Namen das reine und blanke A ist: ein französischer und ein kurländischer Fluß und zwei Gewässer in Holland. In der lateinischen Sprache ist Aqua das Wort für Wasser. Es wird von dem schlüpfrigen und merkwürdigen Aal durchschlängelt. Ich habe das A in der Arithmetik, der Kunst des Rechnens, verflucht, die den Kopf des Abiturienten zum Brummen brachte. Ich liebe es bei Andersen, dem Märchendichter, im Luftgeist Ariel, den Shakespeare erschaffen hat; ich liebe es in der Akazie, der duftreichen, und in dem knallenden As des Kartenspiels. Im A steckt die Spitze der Antenne. Das Auto hat seine Garage im A. Das A hat aber auch seine heimlichen Tücken – es ist wetterwendisch wie der April, gewitterschwül wie der August, vergittert wie ein Arrestlokal und bedrückend im Alb, in der würgenden Traumempfindung. Und verfügt über einen Anbau, wo die Ausgeburten der Hölle wohnen, das Gesäß schamlos aus dem Fenster hängen und einen üblen Aasgeruch um sich verbreiten. Das A hat das Aussehen eines nach oben zugespitzten Keiles. Die älteste Form des A stellt einen schroffen Ochsenkopf dar. – Von ihm leitet sich das semitische Aleph (Ochse) ab; aus Aleph hat sich Alpha entwickelt. Mit A fängt der uralte beschwörende Zauberspruch «Abracadabra» an. Wahrscheinlich ist A der älteste Buchstabe: die marmorweiße Antike beginnt mit ihm, und das graue Altertum starrt undurchdringlich aus seinem Gestäng. Unter seinem spitzen Hut dehnen

¹ Herr Karl Hermann Klingspor in Offenbach a. M. stiftete das vergnügliche «Buchstabenspiel», das ihm durch den Reclam-Verlag vermittelt wurde, zur letzten Jahrestagung der Gesellschaft der Bibliophilen in Eltville und Mainz. Das ansprechende, auf Zerkall-Bütten abgezogene Büchlein wurde in der Hausdruckerei von Gebr. Klingspor hergestellt; für die farbigen Buchstaben dienten «Ornata- und Orpheus-Versalien». Wir schulden dem Stifter aufrichtigen Dank für die Abdruckserlaubnis und die uns freundlichst zur Verfügung gestellten Druckstöcke.

sich aus die großen Kontinente Afrika, Amerika, Asien, Australien, die vergletscherte Arktis und die erstarrte Antarktis. In der Gutenbergschrift des 15. Jahrhunderts ist das A einem horstenden Adler mit scharfen Fängen ähnlich. Weisheit des Altertums zählte das A zu den «guten» Buchstaben, zu den Buchstaben des Glückes und der Auszeichnung. Bei den Logikern des Mittelalters wurde der Buchstabe A für ein allgemein bejahendes Urteil, für eine allgemein bejahende Aussage gesetzt. A war gleich Ja. Oder: «Alle Menschen sind sterblich.» Oder: «Jedes Ding ist sich selber gleich.» A ist der erste Laut neugeborener Kinder. A ist der Laut des Staunens, der Verwunderung, des Ergriffenseins, der Befriedigung, der Freude und des Genießens. A ist ruhm-

gekrönt. Bei den Römern war es das Zeichen für Kaiser. A bedeutet, als Sinnbild, als Symbol angewandt: der Anfang, der Ursprung, das Erste, das Bestimmte. Aus dem Zelt des A tritt der Indieneroberer Alexander. Und in der Üppigkeit seines mit Ambradüften durchzogenen und mit Teppichen gepolsterten Raumes freut sich Achilles, der griechische Held, an der schönen und makellosen Briséis. An den Zeltstangen des A rüttelt der furchtbare Agamemnon, von Eifersucht gequält, und reißt dem Achill die schöne Sklavin aus den Armen. Apollo sitzt im Zelt des A und schlägt aus den langgespannten Saiten der Harfe unsterbliche Arien. Nähert sich dem A das u, verändert sich das fröhliche offene A-Wesen in den schmerzlichen Ausruf des Au.



Ein sehr widerspruchsvoller Buchstabe. Statt nach oben müßte er nach unten, zur Erde hin, zum Urgrund geöffnet sein, wie es im Π des germanischen Runenalphabets der Fall ist. Wahrscheinlich hat ihn einmal ein Usurpator, ein Räuber und Umstürzler, aus Zerstörungswut und Bosheit umgedreht. Das U ist ein Vokal und der einundzwanzigste Buchstabe des Alphabets, wahrscheinlich ein Untertan. U ist das chemische Zeichen für Uran, die Muttersubstanz des Radiums; aus diesem U gehen rastlos geheimnisvolle durchdringende Strahlen aus. Die Uhr mit ihrem unerbittlichen Gang und Schlag hängt zwischen seinem Gestäng und zerschneidet und zerstückelt den unbewegten Vorhang der Zeit in Stunden, Minuten und Sekunden. Das U hat die Form der Urne, Gefäß für den letzten Schlaf, aus dem es kein Erwachen mehr gibt. Das U ist ein pechschwarzer und schwermütiger Buchstabe. Das Säulentor des U führt zur Unterwelt, zum Aufenthaltsort der Unholde, der Verdammten und Ungetreuen. Die Wege durch den Torflügel des U gehen weithin ins Undurchsichtige, Undurchschaubare, Undurchdringliche und sogar ins Unendliche. Aus dem U steigt der feierliche, unirdische Ruf der Unke, deren Stimme Ähnlichkeit mit dem summenden Ton einer dünnen Glasglocke hat. Umbra heißt im Lateinischen der

Schatten – und fürwahr etwas Schattenhaftes fällt aus dem Gebälk des U auf den Boden, und dann ist es das Zeichen für Ungunst, Unheil, Umsturz, für Unruhe und Unglück. In der Fensterhöhle des U hockt der gespenstische, lichtscheue Uhu und wartet auf die Nacht. Im U rauscht der Urwald, und in verschwommener Ferne liegt die Insel Utopia, die erträumte Insel «Nirgendwo». Hübsch ist der untere ausschweifende Bogen des U, nett auch die kleine Hutförmige Öffnung. Ulrich und Ulrike lustwandeln zwischen den beiden Säulen und lehnen sich, zärtlich umschlungen, daran an, und Urania, die Muse der Sternforscher, steht auf dem Gesims und schaut mit entrücktem Blick nach dem Planeten Uranus, der von den vier geheimnisvollen Monden Umbriel, Ariel, Titania und Oberon umkreist wird. Das U streckt die beiden kräftigen Hörner des Ur von sich, des durch sumpfige Niederungen stampfenden Auerochsen. Das U bildet auch den geschweiften Toreingang zu der schwäbischen Stadt Urach, wo der schöne Brunnen steht, darin die verführerische Undine zum Wasserlied der gebogenen Röhre lockende Zauberlieder singt. Wenn sich das U mit dem e verbindet, bekommt es einen leichten Hauch von Überirdichkeit, die wie Septembertwölke, wie Herbstduft um seine Stirne hängt.



Ein Buchstabe, der letzte, der Schlußmann, der von der deutschen Sprache nicht übermäßig viel verwendet wird. Er ist reich an Zierat und versehen mit gekrümmten und gebogenen Zacken. Ein Stück Zaun, der spitze Drahtstacheln von sich streckt. Seine Wurzeln sind der altpöni- zische siebte Buchstabe Zain und das alt-grie- chische Zeta. Zeta war gleichzeitig das griechi- sche Zahlzeichen für 7. Die Lateiner liebten das Z nicht sonderlich, jagten es eine Zeitlang aus ihrer Sprache, um es später doch wieder einzu- stellen, aus Verachtung ganz an den Schluß, weil sie es notgedrungen für griechische Lehnwörter gebrauchten. Am Schluß steht es auch in der deutschen Buchstabenreihe, eingereiht als Doppel- konsonant (ts), hängt die Zunge heraus, bereit zu Zank und Zetergeschrei. Manchmal macht das Z den Eindruck, ein angebrochener und von Fäulnis zernagter Zahn zu sein. Das Z bringt viel Gefahr – es zerreißt, sät Zwietracht, schwingt den Stock der Züchtigung, droht mit Zwist, Zorn, Zwang und einer lebenslänglichen Zelle im Gefängnis. Das Z hat Ähnlichkeit mit einem Zentaur der Urzeit, einem furchtbaren Zwitter, halb Mann halb Pferd, riesenhaft erschreckend und aufgebäumt. Es hat Ähnlichkeit mit einem

Ziegenkopf, der mit gesenktem Gehörn zum Angriff ansetzt. Ich liebe innig die im Gebälk des Z versteckte Zikade. Seine Rinde duftet angenehm nach Zimt – auch das liebe ich. Natürlich auch die hübschen zungenfinken Zo- fen der leichten Spielopern, besonders die rei- zende, schnippische Zerline. Aber wenn du dich dem Z näherst, kann es sein, daß dir ein Ziegel auf den Kopf fällt, ein Zerrbild grinst dich an und ein schwarzer Zigeuner zückt heimlich einen Dolch in der Faust. Es ist zugig in seinem offenen Zimmer und du bekommst das Zipperlein und den Ziegenpeter, den Mumps. Die Zeloten, eine Schar engstirniger Eiferer, haben sich am Ein- gang niedergelassen und zetern giftig. Zuweilen habe ich Lust, dem Z den vorderen Zopf abzu- schneiden, der ihm ins Gesicht hängt, und ihm außerdem die gekrümmte Zehe am Fuß zu am- putieren. Aber sicher wird es in Zorn geraten. Viel zweckmäßiger scheint es mir zu sein, vor seine Zentnerschwere hinzutreten, artig den Zylinder zu lüften und zu sprechen: «Zwiebeln kann ich entbehren, auch auf Zwieback will ich verzichten, aber ein Kistchen Zigarren würde ich deiner Hamsterklaue gerne entreißen!»

Rudolf Adolph | Bibliophiler Brief aus Deutschland

Auch die diesjährigen deutschen Früh- jahrsauktionen brachten bei lebhafter Be- teiligung manche Überraschungen für den Sammler, aber auch für den Wissen- schaftler. Im ganzen gesehen: Das Interesse für Spitzenstücke ist überaus stark und bringt demnach die entsprechende Preisfestsetzung, aber auch die jede Auktion fördernde Spannung. Aber auch um manche «Mittelstücke» gab es ein erbittertes Ringen.

J. A. Stargardt (Inhaber: Günther Mecklenburg) in Marburg legte am 17. April 1956 rund fünf- hundert Stück vor, darunter die «Vitae» der Brüder Grimm. Diese eigenhändige Lebens- beschreibung von Jakob und Wilhelm Grimm

(27 Seiten und 46 S.) reicht bis zu ihrer Berufung nach Göttingen im Anfang des Jahres 1830. Nach einer Notiz im Katalog sind sie vollständig, aber ungenau veröffentlicht in K. W. Justi: Grund- lagen zu einer hessischen Gelehrten-, Schrift- steller- und Künstlergeschichte. Das Manuskript war mit DM 2000.– angesetzt und wurde nach einem Kampf mit Hanau (Heimatstadt der Brüder Grimm) und Kassel (erste Wirkungs- stätte) für DM 5100.– vom Schillermuseum in Marbach erworben.

Goethe-Briefe (meist 1 Seite) gingen durch- schnittlich für DM 550.– weg, ein Fragment eines Briefes vom 6. III. 1814, der in der Sophien- ausgabe nicht gedruckt ist, erreichte 330.–.